

De la guerre des Titans à la bataille des manuscrits (suite)

Les écrits des historiens contemporains du christianisme primitif
ont-ils été censurés au cours du Haut-Moyen-Age ?

par Gys-Devic

From the war of the Titans

to the battle of the manuscripts.

Were the works of the historians contemporary to early Christianity
censored during the High Middle Ages ?

III) La bataille des manuscrits.

Tout récemment, l'auteur d'une étude sur l'attitude des Grecs à l'égard des religions étrangères, concluait : "Quelque soit la piété d'un Grec, l'idée de faire du prosélytisme ne lui vient pas à l'esprit. Il ne songe à modifier ni les croyances, ni les cultes d'autrui, encore moins à les détruire." (44). Quel contraste avec ce prosélytisme des chrétiens militants qui, à partir du IV^e siècle, a incrusté dans les mœurs de l'époque une mentalité tendant à éliminer tout ce qui rappelait les anciens cultes !

Sur le plan littéraire, ce climat de vandalisme idéologique a également exercé un effet particulièrement néfaste, engendrant une révolution culturelle qui est à l'origine de la disparition de nombreux ouvrages antiques.

"On raconte communément, reconnaît Dain (11), que les soldats d'Omar achevèrent de brûler au Sérapéum d'Alexandrie ce qui restait des anciennes bibliothèques de cette illustre cité. J'ai moi-même naguère donné créance à cet on-dit. Je dois faire ici amende honorable": les livres du Sérapéum ont été saccagés par les chrétiens de l'évêque Théophile. Précisons qu'il y avait à Alexandrie deux bibliothèques, celle du *Bruchion* (quartier central de la ville) qui fut détruite en 273 par Aurélien lors la prise de la ville (Ammien Marcellin, XXII, 16, 15), et celle du *Sérapéum* détruite en 391. Le prêtre Orose, auteur des "*livres contre les païens*", écrit en 417 que de passage à Alexandrie, il a vu les armoires de livres qui avaient été "*vidées par nos hommes de notre temps*" (*armoria librorum...exinanita ea a nostris hominibus nostris temporibus* (livre VI, chap. XV)). Ce constat est bien antérieur à la conquête musulmane qui date du milieu du VII^e siècle.

Un "crime contre la pensée" (Piganiol)

La destruction systématique des œuvres profanes par les éléments durs du christianisme ne s'est pas limitée aux merveilles de pierre et de marbre. En même temps que le patrimoine artistique, le patrimoine culturel fut mis en péril: papyrus et parchemins ont tout autant souffert. Le basileus emmenait les œuvres d'art à Constantinople; mais il y transplantait aussi les manuscrits des collections athéniennes. Que pouvaient devenir en ce haut-lieu de l'empire chrétien les ouvrages des auteurs qui avaient écrit sur le christianisme en termes jugés peu orthodoxes par les maîtres du temps ? On le vit bientôt, car *la période paléo-byzantine est celle où se perdirent de nombreux textes.*

En 448/449, Théodose II en Orient, Valentinien III en Occident, promulguèrent un édit intimant la destruction par le feu de tout ce que Porphyre, ou tout autre personne, avait conçu contre le culte saint des chrétiens, affirmant ne pas vouloir que les ouvrages susceptibles de mettre Dieu en colère et de nuire aux âmes viennent même jusqu'aux oreilles des hommes (Codex Théodosianus, XVI, 6, 66; Codex Justinianus I, 1, 3).

Assurément, remarque Piganiol (33, p. 180), d'autres empereurs avaient déjà exclu des bibliothèques des livres qui leur déplaisaient, ou même fait brûler des pamphlets. Mais rien n'avait encore égalé en gravité la destruction des œuvres de Porphyre (mort vers 304), "**crime contre la Pensée**".

Dès lors furent jetées les bases légales génératrices des mesures qui nous ont privés

de la presque totalité des auteurs anciens, en supprimant les manuscrits compromettants et en exerçant des pressions sur les possesseurs de tels documents. Elles dénotaient chez les maîtres chrétiens un état d'esprit qui engendra la destruction ou l'épuration des monuments d'une certaine littérature profane, celle ayant trait au théâtre et surtout à l'histoire.

La "christianisation" de l'Histoire se fit lentement, et par étapes successives.

Dès le second siècle naquit l'idée que seuls les mauvais empereurs avaient été capables de persécuter les fidèles du Christ. Cette tendance se rencontra chez les apologistes, Tertullien, Mélicon de Sardes, Lactance... Parallèlement, on s'efforça de s'approprier les historiens, puis, à travers eux, de "christianiser" l'histoire elle-même : on interpréta d'abord les textes dans un sens chrétien, puis, franchissant un nouveau pas, on les adapta. Les *Antiquités Judaïques* de Flavius Josèphe furent interpolées - peu ou prou -, et une traduction latine très libre de la *Guerre des Juifs* connue sous le nom d'*Hégésippe* fut élaborée. L'*Histoire romaine* de Dion Cassius fut abrégée par le moine Xiphilin. Cela ne fut évidemment possible qu'à partir du IV^e siècle, lorsque fut assurée la suprématie de la nouvelle religion sur les autres cultes. Jérôme - **le cure-oreilles des matrones** - ne tolère la littérature païenne que dans la mesure où elle est un instrument pour les exégètes. Le principe de l'exploitation des auteurs classiques selon l'intérêt de la foi aboutit à un tri et mène tout droit à l'épuration des textes; **Rufin** d'Aquilée († en 410), ami puis adversaire de **Jérôme** (+ en 420), renchérit et accusera Jérôme de complaisance.

Le comportement de ces deux théologiens vis à vis d'auteurs chrétiens comme **Origène** († en 254), dont la doctrine a été condamnée par l'Eglise, est déjà riche d'enseignement.

Seule une partie des ouvrages d'Origène nous a été conservée (800 écrits sur 2000, selon Jérôme, lettre XXXIII à Paula) (10, p. 91), et l'étude de ceux-ci présente une grande difficulté qui est la croix des études origénistes, note le Père Daniélou (12) : c'est qu'une grande partie et non la moins importante de cette œuvre nous est *conservée non dans le texte grec, mais dans des traductions latines du IV^e siècle*. Ces traductions sont dues à Rufin et à Jérôme. On peut lire l'histoire des discussions qui ont opposé les deux personnages dans le *Saint Jérôme* de Cavallera (40) ou dans le *Rufinus of Aquileia* de Murphy (43), ce qui donne la mise au point la plus récente. Or nous savons pertinemment que *ces traductions ne sont pas exactes*. Ainsi l'une des œuvres capitales d'Origène, le Περὶ ἀρχῶν (Péri archon) - en latin : le *De principiis* (Traité des principes), a été traduite par Rufin en 398. Or celui-ci nous dit lui-même dans son introduction qu'il a suivi l'exemple de Jérôme dans la traduction que celui-ci avait donné des *Homélies*: "**Lorsque, dans le texte grec, il se trouvait quelque passage scandaleux, il passa partout la lime, il traduisit et expurgea, de façon que le lecteur latin n'y trouvait plus rien qui s'écartât de sa foi**" (*Préf. au De Princ.*, 2). Il était d'autant plus persuadé de son droit qu'il croyait que les livres d'Origène avaient été falsifiés par les hérétiques, ainsi qu'il l'a expliqué dans son *De adulteratione librorum Origenis* ("Sur les falsifications des livres d'Origène") composé un an auparavant.

Parlant de Rufin, Bardenhewer souligne qu'il traite avec beaucoup de liberté les textes à traduire, que la censure du théologien s'exerce sur le fond comme la critique du lettré sur la forme" (5). "Nous pouvons, sans trop d'injustice, ranger l'honnête Rufin parmi les faussaires qu'il condamne avec un si belle ardeur." souligne Bardy qui ajoute à l'adresse des traductions de Jérôme : "Il n'y manque ni les corrections littéraires, ni les suppressions habiles, ni les interpolations spécieuses." (6, p. 283).

C'est à travers une traduction de Rufin que nous sont parvenues les *Recognitiones clementinae* signalées dans notre analyse du *Josippon* (21 j, p. 23).

"Les exemples de fraudes caractérisées ne manquent pas au IV^e siècle, et les interpolateurs semblent devenir de plus en plus habiles, de plus en plus audacieux, à mesure que s'accroît la production littéraire" (6, p. 284); "**la fraude littéraire est désormais érigée en système** : catholiques et hérétiques s'en servent également pour se confondre les uns les autres". "Rien n'est plus curieux, note Bardy (6, p. 290), que l'histoire du sixième concile œcuménique en 680 : il fut vraiment le concile des antiquaires et des paléographes. On n'y parle que de manuscrits interpolés, de lettres fictives, d'actes supposés. On collationne des textes; on fouille les archives; on vérifie les signatures. Dès la troisième session (13 novembre 680), on établit que les actes du cinquième concile ont été falsifiés." (6, p. 290).

Du IV^e au VI^e siècles, se succédèrent en Orient les *Histoires ecclésiastiques* d'Eusèbe de Césarée, de Socrate, de Sozomène, de Théodoret. En Occident, on n'étudia plus l'histoire qu'à

travers les nouveaux auteurs: Orose est de ceux-là. Ami de saint Augustin, ce prêtre rédigea un ouvrage *Sept livres contre les païens*, abrégé d'histoire universelle depuis Adam jusqu'à l'an 417, qui supplanta pratiquement, durant tout le Moyen-Age, les récits des historiens des siècles précédents (Cf. 21 b, tableau p. 31).

Ces derniers, après avoir été épurés, anathématisés, furent ainsi délaissés. En 447, le pape Léon Ier recommanda de supprimer et de brûler les œuvres en désaccord avec la sincère vérité. Par ailleurs, la désintégration morale et sociale qui suivit les grandes invasions et l'éclatement de l'empire romain contribuèrent à l'oubli des connaissances de l'âge classique; la scission entre l'Occident et l'Orient aggrava encore ce recul de civilisation. **Toute la vie intellectuelle se retira en quelques monastères qui acquirent ainsi le monopole de fait des manuscrits, et devinrent des centres de transcription de premier ordre.** A Vivarium, Cassiodore (VI^e siècle) ne connaissait comme historiens que Josèphe, Eusèbe et Orose.

Ainsi, nous assistons, en cet "âge noir" que fut ce lointain Moyen-Age, à l'installation généralisée d'un climat antipaïen tenant la littérature profane en exécration, et tout particulièrement celle concernant les historiens et les auteurs susceptibles de nous renseigner sur les sources du christianisme.

“...Les manuscrits deviennent de plus en plus des objets de luxe détournés de tout usage utilitaire, y compris intellectuel. On les regarde plus qu'on les lit. La réforme de l'écriture qui instaure la miniature caroline est dirigée vers la calligraphie, souci de non-intellectuel, voire d'inculte...”
(Le Golf, *La civilisation de l'Occident médiéval*, p. 167 :

L'âge noir

Au sixième siècle les moines étaient fort ignorants, et tout à fait étrangers à ce que nous appelons les études. *Amplius invenies in sylvis quam in libris* était chez eux un proverbe. Et se livrer à l'étude des lettres profanes, c'eût été apostasier. La bouche qui répétait les éloges du Christ ne pouvait proférer les chants impies inspirés par le démon. Se souvenir de la lettre de Grégoire le Grand à Didier, évêque de Vienne. Aussi ne nous laissons pas séduire par le mot de "bibliothèque", que Mabillon fait sonner si haut dans son *Traité des études monastiques*. Tout amas de livres, grand ou petit, s'appelait bibliothèque (31) (Note ¹).

Note I : En Occident, le catalogue du couvent de Bobbio n'énumère qu'un fort petit nombre d'ouvrages païens. La bibliothèque du couvent de Corvèi où a été découvert le *Mediceus prior* (contenant les *Annales* de Tacite (19)) possédait à peine 300 volumes, dont très peu d'auteurs païens. En Orient, dans la bibliothèque du monastère de Saint-Jean qui domine l'île de Pathmos – considérée comme une grande bibliothèque - on dénombrait environ 300 manuscrits en 1201 ; parmi eux un seul manuscrit d'historien classique, celui comportant les œuvres de Flavius Josèphe, précieusement conservé en raison du témoignage de cet ouvrage sur le Christ.

Jean de Salisbury a rapporté comme une tradition certaine que le pape Grégoire le Grand (590-604) a fait brûler la bibliothèque palatine de Rome, et a ordonné la destruction des livres profanes. "Voyez, reprend Machiavel (27) *la conduite de saint Grégoire le Grand et des autres chefs de la religion chrétienne : avec quelle opiniâtre persévérance ils s'attachèrent à détruire tous les monuments de l'idolâtrie ! Ils brûlent les ouvrages des poètes, des historiens; ils détruisent les statues, les tableaux; ils altèrent ou abolissent tout ce qui pouvait conserver quelque souvenir de l'Antiquité. Si pour seconder leurs efforts, ils avaient pu se servir d'une autre langue, en très peu de temps on eut fait disparaître jusqu'à l'ombre des littératures anciennes*".

Cette élimination de la littérature antique fut par ailleurs favorisée :

a) par la *Querelle des Images*, qui domina la scène de Byzance pendant plus d'un siècle (de 726 à 843); elle permit aux iconoclastes de détruire nombre de bibliothèques; leur comportement fut justifié par le fait que de nombreux manuscrits étaient ornés d'enluminures (Cf. *Dossiers*

¹ : En Occident, le catalogue du couvent de Bobbio n'énumère qu'un fort petit nombre d'ouvrages païens. La bibliothèque du couvent de Corvèi où a été découvert le *Mediceus prior* (contenant les *Annales* de Tacite (19)) possédait à peine 300 volumes, dont très peu de d'auteurs païens. En Orient, dans la bibliothèque du monastère de Saint-Jean qui domine l'île de Pathmos - considérée comme une grande bibliothèque - on dénombrait environ 330 manuscrits en 1201; parmi eux un seul manuscrit d'historien classique, celui comportant les œuvres de Flavius Josèphe, précieusement conservé en raison du témoignage de cet ouvrage sur le Christ.

d'Archéologie, 176, nov. 1992, p.10-11).

Le basileus Léon III l'Isaurien fut l'initiateur de cet iconoclasme. Les premières mesures furent prises après la terrible éruption sous-marine qui fit surgir une île nouvelle entre Théra (Santorin) et Thérésia, durant l'été 726. Léon III y vit l'effet de la colère divine contre le culte idolâtrique (d'après Nicéphore le Patriarche, *Histoire; Chronique*, in Bréhier, *Byzance*, p.77), et se décida à agir. Une nuit, il fit entasser des fagots autour de l'Académie des Sciences de Constantinople, et y mit le feu : 30.000 volumes, dont plusieurs étaient uniques, flambèrent (in Guerdia, *Byzance*, p.44). Cette idéologie iconoclaste eut pour conséquence, sur le plan politique, de saper l'autorité impériale en Italie dont les liens avec Byzance étaient déjà très lâches, et qui depuis le début du mouvement était devenue le refuge des proscrits. C'est alors que le pape soutenu par Pépin le Bref, et malgré l'empereur de Byzance, assura sa souveraineté sur l'exarchat de Ravenne, embryon des futurs "États de l'Eglise".

b) par l'usage des *Palempsestes*. Privés de papyrus par la main-mise arabe sur l'Égypte en 641, les clercs grattèrent les anciens manuscrits, remplaçant les textes originaux par des ouvrages de théologie ou de liturgie; ainsi le *Codex Moneus*, découvert en 1853 en Carinthie, contient en partie l'*Histoire Naturelle* de Pline l'Ancien recouverte au VIII^e siècle par le *Commentarium in Ecclesiastem* de Jérôme.

c) par *l'incurie même des moines*. Au Mont Athos, la bibliothèque de Pantokrator qui contenait 2000 manuscrits n'en contient plus que 200. Jusqu'au milieu du XIX^e siècle, ces hommes de Dieu qui méprisaient le savoir, s'en servaient pour remplacer les vitres brisées, et pour couvrir les pots de confiture (38, p. 201). Ayant toujours regardé les œuvres du paganisme comme des œuvres de Satan, ces moines considèrent que ce sont là des littératures de luxe qui distraient de Dieu. Aussi, lorsqu'ils ne les ont pas positivement fait disparaître, les siècles - ces rats de l'Éternité -, et les rats eux-mêmes le font en leur nom, et depuis deux mille ans les détruisent patiemment, comme par procuration (Jean Biès, *Mont Athos*, chap. III, "*Bibliothèques et fresques*", Paris, 1963).

Nul n'a réfuté le récit de Boccace, rapporté par Benvenuto d'Imola, sur la bibliothèque du Mont Cassin ouverte à tous les vents, sur les parchemins précieux découpés en amulettes et vendus aux femmes (Cf. encadré).

A ce rythme, les manuscrits devinrent très rares. En Occident, la Renaissance carolingienne (début du IX^e siècle), en Orient la Renaissance photienne (milieu du IX^e siècle) furent marquées par de nombreuses transcriptions des textes survivants, et à cette occasion fut adoptée une nouvelle écriture tant en latin qu'en grec qui distingua les manuscrits anciens des nouveaux (translittérations). Alors, on fouilla toutes les vieilles bibliothèques des couvents. Et aujourd'hui pratiquement tous les textes grecs et latins que nous possédons ont été translittérés. Ils sont donc tous contemporains ou postérieurs au IX^e siècle.

"Rambaldo, dit Benvenuto d'Imola, un de ceux qui faisaient profession de lire publi-quement dans les villes d'Italie les œuvres de Dante, de Pétrarque, et de les commenter, nous apprend dans quel état déplorable se trouvait au XIV^e siècle la bibliothèque d'un des monastères les plus vantés pour la culture des lettres, celui du Mont Cassin. Dante, on s'en souvient, au chant XXII du *Paradis*, fait la rencontre de saint Benoît, et le fondateur de l'abbaye lui dit: "Et ma règle n'est plus qu'un vain papier." Dans ses *Commentaires sur la Divine Comédie*, Rambaldo, à propos de ces vers, écrivait :

"Pour une plus nette intelligence de ces paroles, je veux rapporter ce que me racontait plaisamment mon vénérable maître BOCCACE de Certaldo. Il disait qu'étant en Apulie, séduit par la renommée du lieu, il se rendit au célèbre monastère du Mont Cassin, dont parle Dante. Avidé de visiter la bibliothèque dont il avait entendu louer la magnificence, il demande humblement à un moine, et avec sa politesse habituelle, d'avoir la bonté de lui ouvrir la salle. Mais celui-ci, montrant une longue échelle, lui répondit d'un ton bourru: "Montez, elle est ouverte". Aussitôt il grimpe tout joyeux, et d'abord il s'étonne de voir le lieu où se trouvait le fameux trésor sans porte, ni fermeture. Il entre. L'herbe poussait sur les fenêtres; les livres sur les bancs étaient couverts d'une épaisse poussière. Stupéfait, il commence par ouvrir un livre, puis un autre; il y en avait beaucoup et de diverses sortes, anciens ou étrangers; mais aux uns il manquait des cahiers, à d'autres on avait coupé les marges; d'une façon ou d'une autre tous étaient abîmés. Enfin, déplorant que les fruits des labeurs et des études de tant de célèbres génies fussent tombés aux mains de si méchantes gens, les larmes aux yeux, il redescendit. Abordant alors un moine qu'il rencontra dans la cour, il lui demanda pourquoi des livres si précieux avaient été ainsi honteusement mutilés. Celui-ci répondit

que quelques uns de ses frères, pour gagner deux ou cinq sous, grattaient un cahier, en faisaient des petits psautiers qu'ils débitaient aux enfants; d'autres enlevaient les marges blanches des feuilles pour fabriquer des amulettes qu'ils vendaient aux femmes." Et Benvenuto s'écrie: "Maintenant donc, ô hommed'études, va te fendre la tête pour composer des livres!" (Benvenuto de Imola, dans Muratori, *Antiquitates italicæ meddi ævi*, t. I, Arezzo, 1777, col.1296. (Cf. Stiennon (partiel) annexe p. 312)).

Les moines ont le monopole de la transmission des manuscrits

La transmission de ce qui survivait des ouvrages antiques s'est donc effectuée par le canal des monastères, devenus par élimination les seuls foyers de culture durant le Moyen-Age. Ils détiennent peu à peu la somme de nos connaissances, ont le monopole de la conservation des manuscrits existants; les moines pratiquent seuls la copie des parchemins. Par eux les textes jugés non orthodoxes sont filtrés. Songeons à ce monastère de Saint-Jean de Stoudion à Constantinople; les moines s'y relayaient jour et nuit pour assurer la permanence des offices divins et des louanges à Dieu (on les appelait les "moines qui ne dorment pas"). C'est dans cette ambiance dévote que ces moines byzantins ont recopié de nombreux manuscrits: le *scriptorium de Saint-Jean de Stoudion* a joué un rôle décisif dans la transcription des manuscrits. Pour ces scribes orientaux, comme pour l'occidental Rufin, corriger un texte non orthodoxe était faire œuvre pieuse. La piété primait tous les autres principes.

Qu'on ne se méprenne donc pas ! *Les clercs n'ont transmis que ce qui leur était nécessaire.* "Pendant le laps de temps, note Courcelle (10, p.382), si mal connu qui sépare la fin de l'Antiquité de la Renaissance carolingienne, au moment où la culture grecque aurait pu disparaître en Occident, Vivarium et le Latran en ont préservé ce qui était jugé indispensable aux clercs" - et cela seulement - à savoir les meilleurs exégètes de la patristique grecque et l'œuvre de Flavius Josèphe à cause du *Testimonium flavianum*. Focillon surprend un moine, mutilant les manuscrits, en y découpant pour les détruire, les passages profanes..."Il nous faut renoncer, conclut-il, à la légende des moines passant leurs nuits à copier les auteurs anciens et à les sauver pour la postérité : les seuls écrits qu'ils copient sont les écrits des Pères. Aux Xe et XIe siècles, les auteurs anciens n'ont pas de pires ennemis que les moines, surtout ceux qui avaient subi la réforme de Cluny" (18, p.77).

Nous discernons mieux ainsi, au terme de ces remarques, "la cause principale de la disparition, au cours du premier Moyen Age, de tant d'ouvrages grecs ou latins. Ce n'est ni la ruée des Barbares, ni la flamme des incendies, mais sur une culture déjà figée et repliée sur elle-même, le développement d'une mentalité complexe issue du christianisme. Que les Barbares n'avaient anéanti ni Catulle, ni Tacite, on le vit bien plus tard en découvrant ces auteurs dans les armoires des couvents. Ni les hordes, ni le feu n'étaient responsables de leur long silence. Tandis que Virgile christianisé, Ovide interprété et Cicéron à demi-converti triomphaient dans les écoles, les écrivains jugés rebelles aux adaptations selon la foi étaient délaissés, puis oubliés" (35, p.24).

Aussi, lorsqu'à partir de Pétrarque, de Jean de Vérone, de Boccace, de Budé, d'Erasmus, on commença à rechercher les rares manuscrits anciens, à les étudier et à les publier, on mesura l'ampleur du naufrage, la part immense de la littérature antique qui avait été saccagée.

Poggio, dans une lettre à l'humaniste florentin Guarino, écrit en substance du monastère de Saint-Gall: "Sachez qu'ici les livres ne sont point logés avec les égards que mérite leur dignité, ils gisent dans un cachot immonde et ténébreux, au plus bas d'une tour; c'est un lieu où l'on oserait pas même enfermer un criminel; je suis persuadé qu'il suffirait de visiter ces ergastules (oubliettes) dans lesquelles les Barbares d'ici jettent leurs prisonniers pour y rencontrer vivant plus d'un homme illustre dont nos lettrés ont depuis longtemps prononcé l'oraison funèbre" (14, p. 45). Aussi l'un des compagnons de Poggio, Agapito Cenci nous confie-t-il qu'ils fondirent en larmes au spectacle affligeant qui les attendaient dans la bibliothèque du monastère.

Léopold Delisle nous signale comment les manuscrits de la bibliothèque de l'abbaye de Corbie ont été dispersés depuis le XVIe s.: "Les moines en étaient venus à ce point d'ignorance que, de leur propre aveu, la plupart ne comprenaient pas même les paroles qu'ils récitaient ou qu'ils chantaient aux offices. De là d'impardonnables négligences. On vit des prieurs donner sans distinction d'anciens volumes à leurs amis et fermer les yeux sur de coupables détournements.

Quand la Réforme de la Congrégation de Saint-Maur eut donné une vie nouvelle au couvent, les moines gémirent sur la dilapidation de leurs trésors" (13).

En 1678, dans l'ancien monastère bénédictin de Moissac, alors habité par des chanoines, furent découverts 250 manuscrits qui gisaient à l'abandon, à peine protégés contre les rigueurs des intempéries. Parmi eux, l'actuel *Colbertinus* de la Bibliothèque Nationale, daté du XI^e siècle, seul manuscrit du *De la mort des persécuteurs* attribué à Lactance, le précepteur des fils de Constantin !

En Orient, les monastères du Mont Athos ont connu un destin comparable. John Covel, qui fut un des premiers érudits anglais à explorer les monastères orientaux, entendait dire en 1677, que "tous les ouvrages du savoir humain venaient d'être brûlés dans un couvent de Grèce. Sur la Sainte Montagne, il avait vu "de grands monceaux de manuscrits des Pères de l'Eglise et d'autres savants auteurs, tout couverts de poussière et de crasse et dont plusieurs étaient gâtés et pourris".

Sans doute la chrétienté a-t-elle connu des courants de pensée plus pacifiques, moins laxistes; mais sur un étroit chemin montant et sinueux, c'est toujours le véhicule le plus lent qui impose sa vitesse; de même au fil des siècles, ce sont les éléments les plus durs qui ont imposé leur point de vue. C'est sur eux essentiellement que nous avons mis l'accent, car ils ont travaillé à la perte irréparable d'un important patrimoine culturel; les documents qu'ils ont détruits ou laissé détruire le sont à jamais.

oOoOoOoOo

IV) Le désert de notre information.

Ce rapide survol dans le ciel médiéval nous montre combien il a été assombri par les méfaits d'une mentalité intolérante qui au cours d'un millénaire a amené la destruction des monuments et des manuscrits de l'Antiquité païenne. Puis peu à peu s'est établie une indifférence qui permit aux autorités en place de transformer les monuments rescapés en carrières, et laissa se dégrader les quelques manuscrits qui gisaient dans les monastères.

Les chasseurs de manuscrits

Au XIV^e siècle, une révolution spirituelle couve. Sur le terrain desséché de la scolastique vont timidement s'épanouir les premières fleurs d'un printemps précurseur de la grande Renaissance.

Pétrarque (1304-1374), ennemi juré de la scolastique, fut le promoteur de l'exploration systématique des bibliothèques, ou de ce qui en tenait lieu. Ce jeune poète aspirait à un idéal de beauté et de vérité que ne pouvait lui offrir le monde qui l'entourait; il se tourna alors vers le passé et chercha dans les souvenirs de l'Antiquité le sens de la liberté humaine, alors méconnu du christianisme. L'amant de Laure se plongea dans la recherche des auteurs anciens, de Cicéron en particulier; il devint **le premier chasseur de manuscrits**, parcourant les centres intellectuels de l'Europe occidentale, s'arrêtant dans tous les monastères, tissant un réseau d'information : sa première découverte fut le *Pro archia* de Cicéron à Liège en 1333. Il récupéra ainsi des dialogues de Platon, des œuvres d'Homère, un Quintilien pitoyablement mutilé, l'Histoire Naturelle de Pliny l'Ancien, des discours et des épîtres de Cicéron dont le recueil de lettres à Atticus et à Quintus découvert à Vérone. Pétrarque y avait un ami, Guglielmo da Pastrengo, lui aussi chasseur de manuscrits. Alors apparurent des noms d'œuvres ensevelies depuis longtemps, dont l'*Histoire Auguste*, recueil d'ouvrages relatant les vies des empereurs romains depuis Hadrien (117-138) jusqu'à Dioclétien (fin du III^e siècle).

Pétrarque a suscité l'éclosion de toute une génération d'humanistes, comme lui chasseurs de manuscrits, qui ont **sauvé à peu près tout ce qui pouvait l'être sur le sol de l'Europe**. Pétrarque eut un disciple. **Boccace**, l'auteur du *Décameron*, qui fit de Florence un foyer de la culture humaniste. Il eut sur Pétrarque le privilège de connaître le grec, et sur un manuscrit de la bibliothèque de ce dernier effectua la première traduction latine des œuvres d'Homère. Mais il s'en fallut de peu qu'en 1362 Boccace, ébranlé par l'avertissement d'un moine moribond, ne détruisit sa bibliothèque d'auteurs classiques; Pétrarque parvint à l'en dissuader. En 1370, se rendant de Rome à Naples, il visita l'ancien monastère du Mont Cassin dont la bibliothèque était si mal tenue (Cf. encadré); il semble établi maintenant qu'il y découvrit le *Mediceus Secundus* - actuellement à la

bibliothèque de Florence - qui nous fit connaître des fragments considérables des *Annales* et le début des *Histoires* de Tacite, complètement ignorées à l'époque..

Boccace meurt en 1375. Le troisième représentant de ce qu'il est convenu d'appeler la "triade florentine" fut **Salutati**. Cet homme d'état continua la tâche de ses prédécesseurs et se consacra essentiellement à la restauration des lettres grecques en faisant venir à Florence le savant byzantin Chrysoloras, formant ainsi de nouveaux humanistes à jamais célèbres, Lionardo Bruno et surtout Poggio Bracciolini, qui allait lui-même devenir chancelier de Florence.

Le Pogge (1380-1459), né à Florence où il passa sa jeunesse, fut remarqué par le chancelier Salutati. Fort érudit, connaissant le latin, le grec et l'hébreu, il passa au service de la cour pontificale revenue à Rome en qualité de copiste (*scriptor pontificus*), et devint ensuite secrétaire ayant la charge de rédiger la correspondance et les brefs des divers papes qu'il servit successivement. Animé d'une grande ardeur pour les lettres antiques, autant que pour les inscriptions et les médailles, Le Pogge s'efforça de rechercher les vieux manuscrits. De la chancellerie pontificale, il pouvait contacter de nombreux ecclésiastiques venus d'horizons lointains, et recherchait auprès d'eux l'existence de certains manuscrits au fond des bibliothèques conventuelles. En 1407, il découvrit un fragment de Tite-Live au Mont Cassin. Mais ce fut au Concile de Constance, où il fut envoyé par Jean XXIII que Le Pogge commença ses grandes découvertes. Ce concile réuni en 1414 fut pour lui l'occasion de créer des liens amicaux et culturels avec de nombreux lettrés de divers pays; en sorte que ce concile, réuni pour mettre fin au grand Schisme d'Occident qui opposait le pape d'Avignon à celui de Rome, eut pour résultat de propager l'Humanisme dans tout l'Occident chrétien.

Le Pogge, toujours à l'affût de nouveaux filons de parchemins rayonna autour de Constance, visitant les monastères alpins; il mit ainsi à jour un Quintilien à Saint-Gall. Puis la France et l'Allemagne reçurent la visite de ce pèlerin d'un nouveau genre, qui récupéra entr'autres des discours de Cicéron, le *De natura rerum* de Lucrèce, les œuvres d'Ammien Marcellin, le dernier des grands historiens romains.

Après le Concile de Constance vint le Concile de Bâle ouvert en 1432 qui permit à de nombreux érudits de rechercher de nouveaux manuscrits; ceux-ci iront ultérieurement enrichir nombre de bibliothèques européennes, l'Ambrosienne de Milan et la Vaticane. Parmi eux, le célèbre **Aurispa Giovanni** (1370-1459), plus connu pour avoir ramené de nombreux manuscrits de Grèce, se mit à explorer quelques bibliothèques occidentales. Quittant Bâle à l'été 1433, il descendit le Rhin jusqu'à Mayence, et y découvrit outre quelques livres de Pline l'Ancien, les douze *panégyriques latins*, dont l'un nous a transmis la *vision de Constantin au célèbre temple d'Apollon Grannum* (à Grand), manuscrit unique d'une œuvre ignorée de ses contemporains (qui ne connaissait que la vision du Pont Milvius), ainsi que nous l'apprend l'auteur de la précieuse trouvaille dans une lettre à un ami florentin. Dès 1434, il rapporte à Florence une copie du manuscrit des panégyriques, ayant laissé fort honnêtement l'original à Mayence. Hélas, cet original a depuis longtemps disparu, et la traduction du texte des *panégyriques* repose aujourd'hui essentiellement sur les copies du manuscrit découvert par Aurispa...

Au cours des décennies qui suivirent les découvertes se firent plus rares : la correspondance de Pline et de Trajan fut trouvée près de Paris vers 1500 par le frère **Giocondo di Verona**. Le *Mediceus prior* contenant le début des *Annales* de Tacite fut apporté au pape - un Medicis - vers 1509. L'*Histoire Romaine* de Velleius Paterculus fut découverte en Alsace à l'abbaye de Murbach en 1515 par **Beatus Rhenanus**, et les premiers cinq livres de la cinquième Décade de Tite-Live réapparurent en 1527.

Et puis se ferme avec les découvertes faites au monastère de Bobbio l'époque héroïque de la découverte des manuscrits, où les dépôts d'Italie livrèrent à eux seuls autant de manuscrits que ceux de l'Europe occidentale. Il faudra attendre les XIXe et XXe siècles avec le déchiffrement des palimpsestes, l'exploration des monastères orientaux et la découverte de papyrus au Moyen-Orient pour faire à nouveau un grand pas dans le domaine de la connaissance des sources de notre civilisation.

Ainsi Pétrarque avait suscité l'éclosion de toute une génération d'humanistes, chasseurs de manuscrits, qui ont exalté les auteurs anciens. Leurs découvertes constituent un des grands événements de l'histoire culturelle de l'Humanité pour se libérer du dogmatisme mystique du Moyen-Age, dont elle provoque la crise. Au milieu du XIVe siècle, en l'espace d'une décennie, trois événements d'une importance capitale par les retentissements qu'ils allaient engendrer, changèrent la face du monde occidental et amenèrent l'essor du vaste mouvement intellectuel et artistique connu

sous le nom de **RENAISSANCE**. Ce sont :

- 1) la chute de Constantinople en 1453, concomitante de la fin de la Guerre de Cent Ans,
- 2) le développement de l'imprimerie dès 1445,
- 3) l'édification de la basilique Saint-Pierre de Rome, entreprise en 1452, indirectement à l'origine de la Réforme (querelle des indulgences).

Le doigt de l'Index

La découverte des manuscrits à partir de la Renaissance n'assurait pas forcément leur diffusion; les autorités ecclésiastiques continuaient à veiller; c'est ainsi que le pape Pie V, ancien dominicain et grand inquisiteur, défendit à Sirleto, bibliothécaire de la Vaticane, de communiquer un *Eunapius Rhetor* à l'érudit français que fut Muret qui le demandait pour le faire copier. L'argument invoqué fut que ce manuscrit était un livre *impio et scelerato*.

L'évêché de Rieux n'était pas très étendu, et les devoirs de l'évêque n'étaient pas très lourds. Aussi Jean de Pins passait-il presque tout son temps à Toulouse, où il avait un appartement dans le couvent des Carmes, et où il pouvait jouir de la société des gens de lettres qui se trouvaient dans cette ville. Il ne pouvait dès lors échapper au soupçon d'hérésie. Un jour, il reçut une lettre d'Erasmus lui demandant de lui prêter un manuscrit de Flavius Josèphe. L'auteur de *l'Eloge de la folie* préparait alors une édition de Josèphe pour les Froben, et, faisant rechercher partout les manuscrits qui pouvaient contribuer à l'établir, il avait appris que l'érudite évêque de Rieux en possédait un (Note J¹). La lettre fut interceptée. On ne put la lire, mais le nom d'Erasmus était une preuve suffisante du caractère hérétique de la missive. Flavius Josèphe étant le seul juif qui eût parlé de Jésus-Christ, on se demandait ce que ces pêcheurs de manuscrits pourraient bien ramener dans leurs filets. L'évêque, malgré son âge et son rang, fut convoqué, fut immédiatement accusé d'hérésie et requis de faire la lecture devant l'assemblée du Parlement de Toulouse. Les "chats fourrés" se préparaient à fondre sur leur proie et à traiter l'évêque de Rieux comme coupable puisqu'il était en relation avec Erasmus. La lettre fut lue deux fois devant le Parlement, la seconde lecture ayant été demandée parce que ces conseillers barbares savaient peu le latin. Heureusement la lettre avait été rédigée avec cette prudence qu'Erasmus mettait toujours à écrire, et grand fut le désappointement de ces dévots (41) (42, p.16-18)).

Note J : “ Les Froben viennent de suer sang et eau pour restituer le texte de Josèphe, historien célèbre entre les premiers ; mais nous l'avons trouvé altéré sans remède, à moins d'avoir recours à l'original grec. Assurément Rufin (l'ancien traducteur de Josèphe en latin) ne traduit jamais rien consciencieusement, mais beaucoup d'autres encore paraissent s'être faits à leur manière un jeu de cet auteur. Il en existe, à ce qu'on dit, un manuscrit grec dans votre bibliothèque. Si vous consentez à nous le prêter pour peu de mois, vous vous attacheriez non seulement notre reconnaissance, mais encore celle de tous les savants. Le livre vous reviendra sain et sauf, et pour le jour que vous aurez fixé, sans la moindre avarie.” (*Epistularum libri XXXI, liber XXV, epistula 3* en date du 13 décembre 1531, Londres, 1642, in fol.)

En 1542 le pape Paul III institua le Saint-Office, c'est-à-dire **l'Inquisition**, tribunal ecclésiastique chargé d'instruire et de juger les causes d'hérésie et de rechercher toutes les opinions suspectes. La compétence s'étendait au monde entier. En 1543, on commença à publier le catalogue ou **Index** des livres dont le Saint-Siège interdisait la lecture aux fidèles.

Concile de Trente, réuni en 1545, dissout en 1563.

Constitue la «réponse» catholique à l'effervescence de la réforme protestante. On y soulignait tout particulièrement l valeur et le nombre des sacrements (sept au total), la fonction régulière des acts - qui semblaient acquérir une place prépondérante au regard de la foi -, la signification de l'action du prêtre envisagé comme intermédiaire entre l'homme et ieu, le culte des saints et

J : "... Les Froben viennent de suer sang et eau pour restituer le texte de Josèphe, historien célèbre entre les premiers; mais nous l'avons trouvé altéré sans remède, à moins d'avoir recours à l'original grec. Assurément Rufin (l'ancien traducteur de Josèphe en latin) ne traduit jamais rien consciencieusement, mais beaucoup d'autres encore paraissent s'être fait à leur manière un jeu de cet auteur. Il en existe, à ce qu'on dit, un manuscrit grec dans votre bibliothèque. Si vous consentez à nous le prêter pour peu de mois, vous vous attacherez non seulement notre reconnaissance, mais encore celle de tous les savants. Le livre vous reviendra sain et sauf, et pour le jour que vous aurez fixé, sans la moindre avarie." (*Epistolarum libri XXXI, liber XXV, epistola 3* en date du 13 décembre 1531, Londres, 1642, in fol.. Texte latin et traduction dans Heulhard (42, p. 16)).

l'importance des indulgences.

On déconseillait en outre aux fidèles une lecture "non assistée" de la Bible, renforçant la doctrine de la transsubstantiation selon laquelle le pain et le vin consacrés contiennent réellement le corps et le sang du Christ. L'Eucharistie, alors limitée à l'espèce du pain, trouvait une sorte de confirmation symbolique dans le miracle de la multiplication des pains et des poissons. (Guide vert/ Venise p. 128)

Véronèse a eu des ennuis avec l'Inquisition : son tableau "La Cène" a dû être rebaptisé "Repas chez Lévy".

Le bilan des destructions

Il est intéressant maintenant d'établir un bilan des destructions, de nous demander quelle a pu être l'incidence de la censure exercée sur les œuvres des historiens qui ont écrit durant les premiers siècles de notre ère.

Les mesures promulguées par les décrets de Théodose et autres basileis à l'encontre de Porphyre, intimant la destruction par le feu des "ouvrages susceptibles de mettre Dieu en colère", ont-elles été réellement appliquées ? il est possible de répondre par l'affirmative : **les œuvres renfermant d'importantes polémiques contre le christianisme, celles de Celse, de Porphyre, du "juge de Bithynie" et de l'empereur Julien ont toutes péri.**

Le *Discours de Vérité* de **Celse** a effectivement disparu, et le *Contre Celse* attribué à Origène ne nous est parvenu qu'en partie et doit être réexaminé en fonction de nouveaux critères, car l'auteur a beaucoup élagué (Labriolle, p. 116-117). (> Cahier CER 2001)

Ainsi que le rappelle le professeur Rougier (37, p. 256), "on peut juger combien la censure ecclésiastique fut radicale par le fait que non seulement l'ouvrage de **Porphyre** *Contre les chrétiens* a disparu, mais il en est de même des réfutations de son livre par Méthodius d'Olympe, Eusèbe de Césarée, Apollinaire de Laodicée, Philostorge. Seuls quatre manuscrits de l'*Apocritique* de Macarius Magnès survécurent, contenant quelques citations de Porphyre. Le premier, consulté à Venise par le jésuite français François de la Tour au XVI^e siècle, disparut entre 1552 et 1637. Deux autres signalés par Janos Lascaris en 1491-1492, l'un à Corigliano, l'autre au couvent du Mont Sardo, ne purent être retrouvés. En 1887, le savant français Blondel fut autorisé à transcrire un manuscrit de Macarius appartenant à un ancien conservateur de la Bibliothèque nationale d'Athènes, Apostolidès. Le manuscrit était incomplet. Il a disparu depuis de la Bibliothèque d'Athènes "pour des raisons ecclésiastiques", selon Harnack (cité par Labriolle (22, p. 245-246).

Le traité de **Julien** ne pouvait guère échapper au sort subi par celui de Porphyre. Le *Contre les Galiléens*, avant de disparaître, a dû circuler sous le manteau pendant près de six siècles, à en juger par le nombre de "réfutations" composées par Apollinaire de Laodicée, Théodore de Mopsueste, Philippe de Sidè, Alexandre de Hiéropolis, Aréthas de Césarée. Elles ont elles-mêmes disparu à l'exception du *Contra Julianum* de Cyrille d'Alexandrie; mais les livres de ce dernier qui étaient spécifiquement consacrés au ministère du Christ ne nous ont pas été transmis (21 f, tableau p. 34). Ajoutons à cela que la *correspondance* de Julien comporte des lacunes qui nous privent des réflexions de l'auteur sur les Galiléens (Cf. *épître adressée à Théodore*).

Si la censure a éliminé **complètement les œuvres critiques** de l'Antiquité, elle n'a pu faire table rase de la littérature rabbinique au cours de multiples autodafés, mais elle s'est efforcée d'**éliminer sélectivement**, dans les exemplaires du **Talmud**, les passages faisant référence au Christ, soit par les censeurs catholiques (les agents de l'Inquisition), soit par les scribes juifs eux-mêmes (sous la pression des premiers) qui limitaient ainsi les dégâts, sauvegardant le reste de leurs écrits (21 i).

Dans ce climat d'intolérance, quel a pu être le comportement des autorités ecclésiastiques vis-à-vis des **ouvrages des historiens de l'Antiquité qui nous sont parvenus? Dans quelles conditions ont-ils pu franchir le double barrage opposé tant par les décrets impériaux que par la censure ecclésiastique ?**

a) Dans un premier temps, on s'est efforcé d'*adapter* ce qui pouvait l'être. Et nous savons que les *Antiquités* de **Flavius Josèphe** ont été sauvegardées en raison de la présence du témoignage (*Testimonium flavianum*) attestant l'existence du Christ dans le livre XVIII. On discute encore pour savoir si ce passage est un faux, ou n'a été que partiellement interpolé; mais là n'est pas le problème primordial. Car que le *Testimonium* ait été peu ou prou interpolé, peu importe dans l'immédiat. Le

fait positif, c'est qu'une main ecclésiastique a touché au texte, ne serait-ce que sur un seul mot. Or le *Testimonium* se retrouve dans la totalité des manuscrits de Josèphe comportant le livre XVIII des *Antiquités*. Le libellé est le même dans le plus ancien manuscrit grec connu (datant du IXe s.) comme dans le plus ancien manuscrit latin (un *Sangermanensis* du IXe siècle). Cela peut être interprété de deux manières :

- ou bien l'interpolation a été pratiquée simultanément sur toutes les copies des *Antiquités*, selon un plan prémédité et concerté en haut lieu. Il est évident que la réussite d'une telle opération est aléatoire, et relève du domaine de l'utopie;

- ou bien à partir du IVe siècle, époque du triomphe du christianisme et où Eusèbe cite pour la première fois ledit *Testimonium*, un manuscrit a été corrigé dans le sens que nous connaissons, et est devenu l'archétype, c'est-à-dire l'ancêtre de toutes les copies que nous possédons, pendant que disparaissaient peu à peu les manuscrits antérieurs. Ce processus a évidemment été favorisé par les translittérations du IXe siècle; effectivement les plus anciens manuscrits de Josèphe sont postérieurs à cette date (21 d, tableau p. 24).

Le *Testimonium* constitue le talon d'Achille du christianisme. Il est la preuve matérielle, tangible que tous les manuscrits d'un historien ancien ont pu être corrigés avant de nous parvenir (note K).

Note K : Il subsiste cependant quelques vieux manuscrits du VIe siècle, tel un ancien papyrus de l'Ambrosienne de Milan. Hélas, il est mutilé et ne contient plus la fin des *Antiquités*, donc la période contemporaine des débuts du christianisme. Il existe d'ailleurs toute une famille de manuscrits des *Antiquités* qui s'arrête au livre XVIII comme si elle dérivait d'archétypes mutilés (21 d, tableau p. 21)). Subsiste également un vieux manuscrit du VIe siècle d'une adaptation latine de la *Guerre des Juifs* connue sous le nom d'*Hégésippe*, mais il s'agit d'une version nettement christianisée.

Face à la survie de la majeure partie de l'œuvre de Flavius Josèphe (le texte du *Contre Apion* est lui aussi visiblement très corrompu), nous percevons la **disparition des ouvrages de Juste de Tibériade (celui-ci fut l'adversaire de Josèphe), et des représentants les plus remarquables de l'historiographie romaine du début de notre ère (Sénèque le Rhéteur, Servilius Nonianus, Cluvius Rufus, Fabius Rusticus, Aufidius Bassus continué par Pline l'Ancien, etc...)**

Il existe des exceptions, puisque des milliers d'exemplaires des *Annales* et des *Histoires* de Tacite et de l'*Histoire romaine* de Velleius Paterculus ont été édités à ce jour. L'exception n'est qu'apparente, car tous ces ouvrages ont été édités sur la base d'un **unique manuscrit** exhumé des oubliettes de monastères (note L). Ils étaient eux-mêmes appelés à disparaître, ce sont des rescapés; et c'est par suite de circonstances fortuites qu'ils ont été sauvés. L'œuvre de Tacite est connue par deux manuscrits complémentaires le *Mediceus prior* du IXe siècle découvert à l'abbaye de Corvey en Westphalie à la fin du XVe siècle (comprenant les six premiers livres des *Annales*) et le *Mediceus secundus* découvert dans la seconde moitié du XIVe siècle à l'abbaye du Mont Cassin (contenant les livres XI et XVI des *Annales* et le début des *Histoires*) (19, pp.1-18). Le manuscrit de Velleius Paterculus, découvert en 1515, a été depuis égaré ou perdu presque aussitôt après sa découverte (21 c, p. 63). Il fait partie de ces manuscrits fantômes disparus à peine entrevus; parmi eux, citons le manuscrit des *Panegyriques* latins (*codex Maguntinus*), celui contenant le Xe livre des *Lettres* de Pline le Jeune, avec la correspondance de Pline et de Trajan., etc...

Note L : Par contre, on connaît au moins 275 manuscrits d'Orose, le plus remontant au VIe siècle.

Mais avant d'être confinés dans les oubliettes, ces ouvrages avaient déjà subi des amputations ou des remaniements :

- Nous relevons en effet dans les *Annales* l'existence d'une importante **lacune**, à cheval sur les livres V et VI, couvrant la fin de **l'année 29** (à la mort de Livie), **l'année 30 et l'année 31** presque entière, c'est-à-dire les années contemporaines des événements qui ont amené la

K: Il subsiste cependant quelques vieux manuscrits du VIe siècle, tel un ancien papyrus de l'Ambrosienne de Milan. Hélas ! il est mutilé et **ne contient plus la fin des *Antiquités***, donc la période contemporaine des débuts du christianisme. Il existe d'ailleurs toute une famille de manuscrits des *Antiquités* qui s'arrête au livre XVIII, comme si elle dérivait d'archétypes mutilés (21 d, tableau p. 21). Subsiste également un vieux manuscrit du VIe siècle d'une adaptation latine de la *Guerre des Juifs* connue sous le nom d'*Hégésippe*, mais il s'agit d'une version nettement christianisée.

L : Par contre, on connaît au moins 275 manuscrits d'Orose, le plus ancien remontant au VIe siècle.

condamnation du Crucifié de Ponce Pilate (21 c, p. 55). Par ailleurs, nous n'observons pas de hiatus important antérieurement au récit de cette époque; cette lacune est la **première** d'une série d'amputations qui ont affecté l'ensemble de l'œuvre de Tacite (21 b, p. 24). Ajoutons à cela qu'une phrase du livre V des *Histoires* relative au calme de la Judée sous Tibère (*Sub Tiberio quies*) constitue une contre-vérité patente (21 c, p. 59).

- Le manuscrit de Velleius Paterculus était si "*monstrueusement corrompu*" qu'un commentateur a suggéré que le scribe qui l'a copié n'en comprenait pas un mot... L'*Histoire* allait jusqu'à l'an 30 puisqu'elle était dédiée au consul M. Vinucius qui exerça sa charge cette année là. L'ouvrage s'arrête actuellement à la mort de Livie qui se situe en 29, en sorte que la fin de l'année 29 et une partie de l'année 30 manquent, ce qui n'a rien d'extraordinaire en soi; ce qui l'est plus, c'est que de l'avis des critiques la fin du texte est remplie de phrases inintelligibles et porte des traces certaines d'altérations. En sorte que Velleius Paterculus s'est trouvé tronqué là où Tacite a été amputé.

Ces anomalies jointes à celles perçues dans l'œuvre de Josèphe constituent autant de présomptions accréditant l'hypothèse d'*amputations intentionnelles* en rapport avec la naissance du christianisme. Nous sommes en présence d'une censure sélective qui peut s'expliquer selon deux processus:

- ou bien les clercs ont fait le **vide pour donner le change, suggérant que les passages disparus avaient témoigné de l'existence du Christ, alors qu'en réalité ceux-ci étaient muets à ce sujet**, soit parce que le Christ n'a pas eu d'existence réelle, soit parce que les contemporains n'ont pas attaché d'importance au christianisme naissant.

- ou bien, les clercs ont procédé à des **remaniements**, parce que ces historiens ont effectivement fait allusion - peu ou prou - au Christ, **mais le présentaient sous un profil différent de celui qui est devenu le héros des Evangiles**. La disparition de l'ensemble des ouvrages des historiens, l'élagage chez Tacite et Velleius Paterculus auraient eu pour but d'occulter une certaine version des faits, différente de celle des tenants du Christ. En d'autres termes, les Evangiles nous présentent le point de vue chrétien, alors que les historiens ont retenu les événements de l'époque vus de l'extérieur, mais **les deux versions peuvent fort bien être complémentaires**.

Notons que ni Celse, ni Porphyre, ni Julien n'ont nié l'existence du Crucifié de Ponce Pilate. Ce qu'ils rejettent, c'est sa divinité, sa résurrection; ce qu'ils déplorent, c'est sa carrière tumultueuse.(note ^M). Ils considèrent Jésus comme un personnage composite.

Note M : " Ils adorent non un dieu, mais un homme" (*Contra Celsum*, VII, 68). "Convaincu, jugé, condamné au supplice, il se sauva honteusement et fut pris grâce à la trahison de ceux-là même qu'il appelait ses disciples. " "On sait comment il a fini, la défection des siens, la condamnation, ...les douleurs de son supplice, ce sont là des faits avérés qu'on ne saurait déguiser." (21 l). L'empereur Julien, pour désigner le Christ, parle du "mort / o nekros" (que les Galiléens adorent comme un dieu) (Neumann, Leipzig, 1880, p. 196, 16 – 199, 11) (21 f et g).

Quels éléments peuvent nous amener à opter pour l'une ou l'autre des deux hypothèses ci-dessus énoncées ? Les arguments avancés jusqu'à présent sont surtout **négatifs** - insistant sur la disparition de documents bien déterminés. Cependant, les circonstances qui ont motivé ces destructions laissent présumer que **la censure ecclésiastique s'est exercée sur les écrits des historiens sans concertation entre les différents scriptoria, mais avec une intention commune, celle d'éliminer tout ce qui allait à l'encontre de l'orthodoxie postconstantinienne. De ce fait l'action des censeurs s'est exercée inégalement, et des failles ont pu se glisser dans certains textes**. Dès lors les recherches effectuées dans ce sens peuvent se révéler très **positives**.

Nous avons maintes fois eu le sentiment de posséder plusieurs éléments d'un puzzle en comparant entre eux certains passages concernant un même événement chez des écrivains différents. Perspective qui nous offre la possibilité de reconstituer ce puzzle. Ainsi en est-il des relations des **deux expulsions des Juifs de Rome**, l'une sous Tibère, l'autre sous Claude, relatées de façon différente selon les auteurs.

M: "Ils adorent non un dieu, mais un homme" (*Contra Celsum*, VII, 68). "Convaincu, jugé, condamné au supplice, il se sauva honteusement et fut pris grâce à la trahison de ceux-là même qu'il appelait ses disciples." "On sait comment il a fini, la défection des siens, la condamnation, ...les douleurs de son supplice, ce sont là des faits avérés qu'on ne saurait déguiser." (36, p. 359). Julien, pour désigner le Christ, parle du "mort" (o nekros) (que les Galiléens adorent comme un dieu) (Neumann, Leipzig, 1880, p.196, 16 - 199, 11).

La première a été développée à propos de l'*affaire Saturninuss* (21 e) et a trait à une expulsion de Juifs messianistes datée de l'an 19 chez Tacite, de l'époque de Ponce Pilate (entre 26 et 36) chez Josèphe. De même sera analysée prochainement la deuxième expulsion de Juifs s'agitant, selon Suétone, sous l'impulsion de *Chrestus* (pour *Christus* ?) - *impulsore Chresto* - ; cette expulsion, attestée par ailleurs par l'historien chrétien Orose citant Josèphe, ne figure plus dans le texte de celui-ci.(21, k).

L'étude des textes rabbiniques, et plus spécialement du **Josippon** prête également à réflexion. L'*affaire Eléazar ben Dinai* (21 j, p. 14-28) met en évidence l'action d'un chef messianiste qui opéra sous les règnes de Caius, de Claude et de Néron, et montre comment cette affaire a pu être obscurcie progressivement par la censure des manuscrits du *Josippon*, par les lacunes introduites dans les *Annales* de Tacite, par le silence relatif de Josèphe. La confrontation de ces auteurs hébreu, latin et grec est susceptible de dévoiler les rapports de cette sombre histoire avec le judéo-christianisme de l'époque.

En 1542 le pape Paul III institua le Saint-Office, c'est-à-dire **l'Inquisition**, tribunal ecclésiastique chargé d'instruire et de juger les causes d'hérésie et de rechercher toutes les opinions suspectes. La compétence s'étendait au monde entier. En 1543, on commença à publier le catalogue ou **Index** des livres dont le Saint-Siège interdisait la lecture aux fidèles.

oOoOoOoOo

V - Conclusion.

La reconnaissance du christianisme comme religion officielle par Constantin a vu s'abattre sur le monde antique une ère d'intolérance religieuse que n'avaient pas connue les civilisations polythéistes de la Grèce et de Rome. Les temples considérés comme les "temples de l'erreur" furent fermés autoritairement, puis désaffectés et souvent détruits. N'ont été sauvegardés que les édifices transformés en églises (Parthénon, Temple de la Concorde à Agrigente, Panthéon à Rome...). Les statues, considérées comme les "nids du démon", ont été mutilées, puis cassées ou enterrées.

Parallèlement, ont été jetées par les empereurs Théodose II en Orient, Valentinien III en Occident, vers 450, les bases légales génératrices des mesures qui nous ont privés de la presque totalité des auteurs anciens. Elles dénotaient chez les éléments durs des chrétiens un état d'esprit à l'origine d'une censure impitoyable exercée par les moines sur les manuscrits au cours d'une période qui a duré plus de mille ans. Les manuscrits des historiens ont dû franchir pour nous parvenir un double barrage: **une barrière juridique doublée d'une censure ecclésiastique.**

A) C'est un constat de carence qui ressort d'une revue de la littérature de l'Antiquité:

- table rase a été faite des œuvres des polémistes antichrétiens. Les réfutations effectuées par des ecclésiastiques ont elles-mêmes disparu, ou ne nous sont parvenues que vidées de données historiques essentielles;
- les œuvres rabbiniques ont été expurgées de tout élément faisant référence au Christ;
- les *Antiquités* de Flavius Josèphe ont été interpolées avec l'introduction d'un pseudo-témoignage sur le Christ;
- les œuvres des principaux représentants de l'historiographie des premiers siècles de notre ère (d'Aufidius Bassus à Juste de Tibériade) ont pratiquement toutes disparu;
- Parmi celles qui nous sont parvenues, les *Annales* de Tacite ont été amputées d'une période 29-31, contemporaines du ministère du Christ; et l'*Histoire romaine* de Velleius Paterculus, qui s'arrête actuellement au cours de l'année 29, a été tronquée là où Tacite a été amputé.

B) Ce premier inventaire (incomplet, il manque des études sur Suétone, Philon, Dion Cassius, etc...) donne à penser que nous sommes en présence d'une *censure sélective*, visant :

- soit à donner le change en accréditant le fait que les historiens ont témoigné de l'existence du Christ, alors qu'en réalité ils ont fait le silence à son sujet, pour diverses raisons (inexistence du Christ, ou ignorance, ou manque d'intérêt pour lui);
- soit à éliminer chez ces historiens des passages où le Christ était présenté sous un jour différent

de celui retenu par l'orthodoxie.

C) Mais l'analyse comparée des textes qui nous sont parvenus montre que **la censure ne s'est pas exercée uniformément selon un plan concerté, mais seulement avec une intention commune, celle d'éliminer tout ce qui allait à l'encontre de l'orthodoxie post-constantinienne**. De ce fait l'action des censeurs s'est exercée de façon inégale selon les auteurs, et des **failles** y sont décelables. L'affaire Saturninus (développée dans notre étude sur Flavius Josèphe), l'affaire Eléazar ben Dinaï (développée dans notre étude sur le *Josippon*) en fournissent deux exemples. Un troisième sera développé dans une prochaine étude sur Suétone.

D) Se trouve ainsi posé un problème primordial, celui de **l'intégralité de la transmission des textes originaux**. Dans quelle mesure ceux-ci ont-ils été corrigés, remaniés ? Compte tenu de toutes les considérations qui précèdent, *l'historien des origines du christianisme se trouve confronté à des problèmes spécifiques de sa discipline* ; il ne peut aborder l'analyse de chaque œuvre historique qu'en fonction des réponses données aux trois interrogations suivantes:

1°) Les manuscrits en notre possession sont-ils postérieurs au début du Haut Moyen-Age, date de l'emprise de l'Eglise sur les manuscrits (décrets de Théodose, etc...) ?
(possibilité d'interception dans le TEMPS)

2°) Dans le cas où nous possédons plusieurs manuscrits d'une même œuvre, ceux-ci remontent-ils à un archétype unique, ayant rendu possible, par la concentration des documents en quelque monastère, d'éventuelles adaptations ?
(possibilité d'interception dans l'ESPACE)

3°) Les conditions matérielles dans le temps et dans l'espace étant réunies, les clercs, ayant eu durant plusieurs siècles la possibilité d'intercepter les écrits des historiens de l'Antiquité, les ont-ils effectivement "épurés" ?
Les manuscrits qui nous sont parvenus révèlent-ils la trace de *remaniements* quant au fait chrétien, permettant de conclure que les scribes ecclésiastiques sont passés du pouvoir à l'acte ? (passages visiblement tronqués, lacunes décelables par des citations étrangères, confrontation du libellé de différents manuscrits d'un même auteur, comparaison des propos de différents historiens pour une même circonstance)
(interception et remaniements effectifs)

Les trois volets de ce triptyque constituent un **préalable nécessaire** auquel devrait être subordonnée toute recherche sur les origines du christianisme. Il est téméraire de chercher à édifier une hypothèse tant que l'on n'a pas vérifié le degré d'intégrité des témoignages écrits que nous avons reçus. Un examen minutieux s'impose.

C'est dans cet esprit que nous envisagerons dans de prochains articles de procéder à l'étude de Suétone, de Philon, de Dion Cassius, etc.. Mais nous pouvons aussi nous étonner de ce que les chrétiens n'aient pas su conserver les œuvres de leurs premiers historiens. Que nous auraient appris les écrits de Papias, de Jules l'Africain, d'Hégésippe et de bien d'autres, tous disparus ? Ce constat de carence ne prête-t-il pas à réflexion ?

Summary.

The recognition of Christianity as the official religion by Constantine led to an era of religious intolerance in the ancient world that the polytheistic civilizations in Greece and Rome had not experienced. Temples which were considered "temples of mistake" were closed in an authoritative way, then disaffected and often destroyed. The only buildings that survived were those transformed into churches (the Parthenon, the Temple of Concordia in Agrigento, the Pantheon in Rome). Statues often considered as "demon's nests" were mutilated, then broken or buried.

Around the year 450 the emperors Theodosius the second in the Orient and Valentinian the third in the Occident laid the legal framework for the measures that prevented the works of most of the ancient authors to be transmitted to us. It showed on the part of hard core Christians a state of

mind that led to a merciless censorship of manuscripts by monks for over 1000 years. In order to survive to this day manuscripts had to overcome two roadblocks:

1) a legal roadblock

2) an ecclesiastical censorship

A) A review of the literature from the Antiquity shows that:

- all works from anti-Christian polemicists have disappeared. Even refutations made by clergymen have vanished or have been transmitted to us without vital historical data;
- all references to Christ have been removed from the rabbis' works;
- the *Antiquities* by Flavius Josephus have been altered and a fake testimony about Christ added;
- all works from the main figures of the historiography from the first centuries of our era (from Aufidius Bassus to Justus of Tiberias) have basically disappeared;
- among the various works that were transmitted to us, the *Annals* by Tacitus were stripped of the years 29-31 which are contemporary to Christ and the *Roman History* by Velleius Paterculus was cut to end at the year 29.

B) This preliminary review (as incomplete as it may be since studies of Suetonius, Philo, Dio Cassius, etc. are yet to be undertaken) leads us to believe that the *censorship was selective* and meant to:

- fool people by making them believe that historians testified to the existence of Christ when in truth they did not talk about Christ for various reasons (inexistence of Christ, ignorance or lack of interest);
- remove all sections describing Christ in a manner other than the one suggested by the orthodoxy.

C) The comparison of the various texts that were transmitted to us shows that **the censorship was not practiced according to any predetermined plan but instead along guidelines set to eliminate all that was against the post-Constantine orthodoxy**. Consequently the results of the censorship vary from one author to the next and **flaws** can be found. The Saturninus story (described in our study of Flavius Josephus) and the Eleazar ben Dinaï story (described in our study of the Josippon) are two examples of such flaws. A third one will be described at a later time in a study of Suetonius.

D) Hence the following two fundamental questions: **were the original texts transmitted in their entirety ?** To which extent were they tampered with? Considering what has been said before, *the historian researching the origins of Christianity is confronted with very specific problems*; he can only start his analysis of each historical work after answering the following three questions:

1) Are the manuscripts that were transmitted to us subsequent to the beginning of the High Middle Ages, at which time the Church took hold of the manuscripts (Theodosius' decree, etc.)?

(possible interception in TIME)

2) Are all manuscripts of the same work derived from a unique archetype? In that case the concentration of all documents in some monastery would have permitted possible adaptations.

(possible interception in SPACE)

3) Provided the time and space requirements were met, did the clerks actually tamper with the manuscripts of the historians from Antiquity which they had the opportunity to intercept for centuries? Do the manuscripts that were transmitted to us show any sign of tampering when it comes to Christian history that would allow us to conclude that the ecclesiastical scribes took advantage of the opportunity presented to them? (sections obviously cut, missing parts evidenced by foreign quotes comparison of the various manuscripts of the same author, comparison of various historians' telling of the same event)

(actual interception and tampering)

The above three issues must be addressed before undertaking any research on the origins of Christianity. It is rash to try and build a hypothesis without first checking the level of integrity of

the written testimonies we have received. A careful examination is a must.

It is with this in mind that we will study the works of Suetonius, Philo, Dio Cassius, etc. in later articles. One can also wonder why the Christians were not able to keep the works of their first historians. What would we have learnt from the works of Papias, Julius Africanus, Hegesippus and many others which have all disappeared? Doesn't their disappearance mean something?

Bibliographie

- 1) **Allard Paul** : *Julien l'Apostat*, t. I, Paris, 1900.
- 2) **Allard Paul** : *L'art païen sous les empereurs chrétiens*, Paris, 1879.
- 3) **Arancio Pierto** : *Agrigente, son histoire, ses monuments*, Agrigento (sans date).
- 4) **Baelen Jean** : *La chronique du Parthénon*, Les Belles Lettres, Paris, 1956.
- 5) **Bardenhewer O.** : *Les pères de l'Eglise, leur vie, et leurs œuvres* (Ed. française), t. II, Paris, 1905, p. 363.
- 6) **Bardy Gustave** : *Faux et fraudes littéraires dans l'Antiquité chrétienne*, Revue d'histoire ecclésiastique, Louvain, t. XXXII, 1936, pp. 5-23 et 275-302.
- 7) **Charles-Picard Gilbert** : *La Carthage de saint Augustin*, Paris, 1965.
- 8) **Chastel Henri** : *Histoire de la destruction du paganisme dans l'empire d'Orient*, Paris, 1850.
- 9) **Choay Françoise** : *L'allégorie du patrimoine*, Ed. Seuil, 1992, 278 p.
- 10) **Courcelle Pierre** : *Les lettres grecques en Occident. De Macrobie à Cassiodore*, Paris, 1948, 440 p.
- 11) **Dain A.** : *Les manuscrits*. Les Belles Lettres, 2e éd., 1964, p. 189 ; 3e éd., 1975.
- 12) **Danielou** : (notes de cours prises à l'Institut Catholique).
- 13) **Delisle Léopold** : *Recherches sur l'abbaye de Corbie*, 1860.
- 14) **Deuel Léo** : *Le temps des écrits*, Paris, 1967 (Traduction de *Testaments of time*, New-York, 1965, qui comporte des notes de bas de page et une bibliographie non reproduites dans l'édition française).
- 15) **Eunape** : *Vie des sophistes*, éd. Boissonnade (Didot), 1849 (Cf. *The lives of the sophists*, Loeb, 1968).
- 16) **Eydoux Henry-Paul** : *Réalités et énigmes de l'archéologie*, Plon, 1964.
- 17) **Fattorusso G.** : *Les merveilles de Rome*, Collection Médicis n°4, Florence, 1957, 329 p.
- 18) **Focillon Henri** : *L'an Mil*, Paris, 1952.
- 19) **Gaudefroy Ghislain** : *Les Annales et les Histoires sont-elles de Tacite ?*, Cahier Cercle Ernest Renan n° 72, 1971, p. 1-18.
- 20) **Grimal Pierre** : *Rome*, P.U.F., 1962.
- 21) **Gys-Devic** :
 - *La transmission des documents historiques et le climat chrétien du Haut Moyen Age*, Cahier Cercle Ernest Renan n°50, avril 1966, p. 9-19 (a)
 - Sur *Tacite* : Cahier C.E.R. n°150, 1987, p. 22-36 (b) ; n°152, 1987, p. 53-67 (c) ;
 - Sur *Flavius Josèphe* : Cahier C.E.R. n°172, 1991, p. 9-32 (d) ; n°173, 1991, p. 22-45 (e).
 - Sur *l'empereur Julien* : Cahier C.E.R. n°154, 1988, p. 27-37 (f) ; n°158, 1989, p. 14-24 (g).
 - Sur *Julien et Libanios* : Cahier C.E.R. n°159, 1989, p. 23-32 (h).
 - Sur *les écrits rabbiniques* : Cahier C.E.R. n°177, 1992, p. 12-35 (i).
 - Sur *le Josippon* : Cahier C.E.R. n°180, 1992, p. 8-40 (j).
 - Sur *Suétone*, Cahier C.E.R. 184, 1993, p.33-59 (k).
 - *Celse, polémiste antichrétien, auteur du Discours Véritable (vers 160)*. Première enquête approfondie dont le christianisme ait fait l'objet du côté païen" (Labriolle) – Enquête "la plus remarquable et la plus redoutable de celles qui ont été dirigées par des païens contre le christianisme" (Puech). Cahier C. E. R. n° 214, 2001, p. 11 – 120. (l).
- 22) **Labriolle (Pierre de)** : *La réaction païenne*, Paris, 9e éd. 1950, 519 p.
- 23) **Lanciani Rodolfo** : *Pagan and christian Rome*, London, 1895, 374 p.
- 24) **Lanciani Rodolfo** : *The ruins and excavations of ancient Rome*, 1897 (réédité à New-York en 1967, 617 p.).
- 25) **Lanciani Rodolfo** : *La destruction de la Rome antique* (trad. de l'anglais par L'Huilier, Lille, 1905).
- 26) **Libanios** : *Pro templis*, traduction commentée par René van LOY, Byzantion, t. VIII,

fasc.1, 1933, Bruxelles, pp. 7- 39 et 389-404.

- 27) **Machiavel** : *Discours sur Tite Live*, II, ch. V.
- 28) **Magister Gregorius** : *Narracio de mirabilibus urbis Rome*, éditée par R.B.C. Huygens, 1970, 45 p. (Textus Minores XLII).
- 29) **Male Emile** : *La fin du paganisme en Gaule*, Paris, 1950, 339 p.
- 30) **Müntz Eugène** : *Les arts à la cour des papes pendant le XVe et le XVIe siècle*, 3 tomes, Paris, 1878-1882.
- 31) **Olleris**: *Cassiodore*, Paris, 1841.
- 32) **Picard Charles** : *Ephèse et Claros. Recherches sur les sanctuaires et les cultes de l'Ionie du Nord*, Paris, 1922, 786 p.
- 33) **Piganiol André** : *L'empereur Constantin*, Ed. Rieder, Paris, 1932, 246 p.
- 34) **Réau Louis** : *Les monuments détruits de l'art français*, 2 tomes, Paris, 1959.
Réédité dans la collection "Bouquins" (*Histoire du vandalisme*).
- 35) **Renucci Paul** : *L'aventure de l'humanisme européen au Moyen-Age (IVe-XVe siècle)*, Les Belles Lettres, Paris, 1953, 266 p.
- 36) **Rougier Louis** : *Celse, ou le conflit de la civilisation antique et du christianisme primitif*, Paris, 1925, 442 p.
- 37) **Rougier Louis** : *La genèse des dogmes chrétiens*, Paris, 1972, 306 p.
- 38) **t'Serstevens** : *Itinéraire de la Grèce continentale*, Arthaud, 1961.
- 39) **Walter Gérard et Piganiol André** : *Le sac de Rome* (Mémorial des Siècles), Appendice II (*Le saccagement de la Rome antique par les papes*, pp. 375-384), Paris, 1964, 397 p.
- 40) **Cavallera Ferd.**, *Saint Jérôme*, Louvain, 1922.
- 41) **Christie Richard Copley** : *Etienne Dolet, le martyr de la Renaissance, sa vie, sa mort*, Paris 1886 (ouvrage traduit de l'anglais par Casimir Stryienski).
- 42) **Heulhard Arthur** : *Une lettre fameuse. Rabelais à Erasme*, Paris, 1902.
- 43) **Murphy Francis X.**, *Rufinus of Aquilea, his life, his works*, Washington, 1945.
- 44) **Rudhardt Jean** : *De l'attitude des Grecs à l'égard des religions étrangères*, Revue de l'Histoire des Religions (P.U.F.), t. CCIX, fasc. 3, juillet-septembre 1992, pp. 219-238.
-
-